



« C'est pour qui ? ... quand c'est par amour. »

Regards

Se résoudre à la plus funeste des déterminations ne fut pas si difficile. Se rallier à l'évidence. La maladie poursuivait son travail de destruction. Aucun espoir. La progression était inéluctable. Je pris quand même un instant avant de céder.

D'un geste familier le praticien prit une seringue et, sans la moindre brusquerie, sera le chat contre son tablier. Placide, avant la mortelle injection.

J'étais troublé mais calme. N'était-ce pas le seul parti qui convenait ? Aucune rémission à attendre. Le mal et son cortège de souffrances ne pouvaient qu'empirer. Le chat, aussi, était calme. Avec sa nonchalance coutumière, il m'offrait un regard empreint de sérénité pour ce qu'il ressentait comme soins et tendresse. J'en éprouvais une gêne intense, accentuée par l'étonnement de voir que l'effet de la piqûre ne suive pas aussitôt l'injection. Nous étions là tous les trois si paisibles, dans le silence et la tiédeur du cabinet, que je finis par oublier ce que nous attendions là, dans une étrange paix. En voyant le regard du chat s'étrécir, la perspective douloureuse me revint. Le liquide fatal amorçait son effet. Lentement, je vis apparaître dans son regard la marque d'une surprise grandissante, jusqu'à devenir une espèce de saisissement dénonçant ma trahison.

A juste titre. Mû par l'amour que je lui portais, j'avais emmené le chat pour le faire soigner, le guérir, peut-être, puis rentrer. Mais ici, sans vraiment tergiverser, je l'avais abandonné et condamné. Nos yeux, invinciblement liés, restèrent à débattre une longue minute, deux peut-être, jusqu'à ce que son regard se mette à déverser dans le mien une haine si farouche que sa

violence me vrilla le cœur. Cette expression s'effaça peu à peu, pour laisser place à celle d'un désarroi sans égal, qui, dans la seconde, me pétrifia complètement. Pour finir, les yeux du chat se voilèrent, l'irréversible s'accomplit, libérant mon attente et ma respiration.

Images indélébiles, gravées depuis longtemps, rarement présentes mais accessibles en dépit de leur impitoyable dureté. Leur évocation me rappelle ce que nous avons vécu tous les trois.

Le patricien, je l'avais remarqué, n'avait pas, lui non plus, quitté des yeux le regard du chat. Il l'avait fait d'une manière soutenue qui démentait ce que j'avais d'abord pris pour une sinistre routine. Je l'avais amené à m'en parler :

« Bien dosé, le mélange toxique ne doit pas faire souffrir. Je m'applique toujours à éviter que cet acte puisse, ne serait-ce que peu, être pénible ou douloureux. Il me faut évidemment tenir compte de la bête, de son âge, de son état, de son poids. Je vous ai vu suivre, soigneusement comme moi, la phase de dilatation des pupilles : la « mydriase » puis leur contraction. Je m'applique à surveiller ces deux temps pour ne pas infliger de souffrance inutile ».

Choc des paroles. Violence à la mesure de l'émotion profonde. La scène fut triste et son emprise très lourde. Que le témoignage de l'homme de sciences soit si distant de ce que j'avais ressenti était naturel mais ... ce fut une révélation d'apercevoir que la mort du chat ait pu être vécue d'une façon assez prosaïque par celui-là même qui la lui donnait, pendant que j'étais exposé, sans ambages, à la mort de va savoir qui dont le regard m'avait fortement impliqué. Dans la tentative de décider de ce qui s'était, devant moi, véritablement déroulé, je découvris que j'avais eu à affronter la réalité de ... ce que mon

regard avait vu. Ce que j'avais discerné dans les yeux du chat avait tout pour m'évoquer d'autres morts parmi celles que j'aurais pu redouter ou ... attendre. Omettre l'omniprésence de la mort, comme nous le faisons le plus souvent, entraîne devant le surgissement d'une de ses fragrances, l'évocation imparable de bien d'autres.

La quiétude du vétérinaire m'avait confronté à une vérité dont l'évidence crève les yeux : c'est le regard qui voit ... ce qu'il voit. Et tout autant, quand ce qu'il voit s'impose à lui. La nature de l'image résulte du pouvoir absolu qu'a le spectateur sur elle, à son insu. Pour ce qui est de la parole et du sens donné aux mots, le même ascendant existe, mais il est moins clandestin. Qui n'a appris à se défier de la signification de ce qu'il vient à entendre ? Depuis l'enfance, chacun est familier de l'usage arbitraire des paroles qu'on lui adresse ou de ce qu'il peut lui-même proférer. A l'opposé, l'image ne semble receler aucune intention, ne rien imposer, pas plus que chercher à convaincre. A être ce qu'elle est, elle ne montre qu'une transparente vérité. Elle n'incite pas à la critique. Si l'on prend l'exemple banal du rêve, on sait qu'il est une succession d'images qui vont notifier... ce que le rêveur en décidera par son récit, récit qui finit par être pris pour le rêve. Ce que nous considérons abusivement être le rêve n'est qu'une affabulation pathétique. Ce qui se fait passer pour le rêve n'est que sa légende.

L'image a un tel pouvoir que, même décrite, elle paraît encore honnête parce qu'elle semble n'imposer ni artifice ni perfidie. S'exhibant dans une parfaite limpidité, l'image offre une évidence qu'il suffit de... faire parler. Cette apparence loyale et digne de foi explique l'usage si répandu et commun de la

métaphore ou de la parabole, qui tentent d'exploiter ce surprenant pouvoir de persuasion.

C'est ce que me révélait la double perception de la mort du chat, ouverture sur une infinité d'autres. Ma vision spontanée était aux antipodes de celle, délibérée, du praticien. Laquelle pourrait prétendre être la plus authentique ? Qui serait qualifié pour décider de ce que représente vraiment une image, une scène, une vie ?

Nous vivons dans un drôle d'univers, puisque nous le subissons dans la mesure même où nous l'inventons. Savoir cela ne nous permet malheureusement pas de critiquer ce que nous voyons.

La psychanalyse exerce son singulier pouvoir, à attribuer le poids des vécus actuels à la permanence de façons de voir archaïques. Curieusement, elle ne se préoccupe en rien de la réalité évoquée par les récits. Seul importe ce qu'ils révèlent de leur façon de voir. Différente en cela de la plupart des modes de saisie de la parole, sa spécificité consiste à ne pas s'intéresser à la justesse de ce qui vient à se dire. Toute parole est ici foncièrement juste. C'est sur ce qui sous-tend sa survenue que le psychanalyste porte son attention, dans la quête de ce à quoi elle est secrètement appropriée. Toute façon de dire est entendue en fonction de la relation qu'établit le locuteur avec le destinataire. Le transfert. Dans les yeux du chat, quel regard me dévisageait donc ? Qui tremblais-je soudain d'avoir devant moi ? De qui étais-je en train de consommer la mort ? Quel vœu secret semblait se réaliser dans ce que j'observais ?

Pour qui agit-on quand c'est par amour ? Etait-ce d'ailleurs de l'amour que donner de la mort ? De ces énigmes, une autre surgissait. A qui, quand on aime, croit-on vouer son amour ?,

Qui pendant des années avais-je à ma manière cru chérir, en ce chat affectionné? Quel objet venais-je de perdre, qui me laissait soudain seul avec son absence ? De l'épreuve que je venais de vivre, j'allais continuer de porter ce qui en moi en constituerait le poids. Pleurer quelqu'un qui disparaît, c'est moins souffrir une séparation ou soutenir un deuil que, dans cette épreuve, affronter qui on est. C'est apercevoir beaucoup de soi qu'on ignore, que la circonstance dénonce. Pleurer, regretter, souffrir n'apporte rien à qui n'a plus d'existence qu'en nous. Croyons-nous régler une dette à lui dédier notre peine ou craignons-nous de l'offenser en tournant la page ?

La façon de voir du vétérinaire semblait poursuivre la maîtrise de son acte. Cependant, à se trouver par lui rapportée dans son récit, elle prenait une portée qui se démarquait de cette visée. Ce n'est plus à son acte que le patricien avait affaire alors, mais à moi, interlocuteur-client, qu'il avait à convaincre de ses motivations. Le pouvoir d'abolir la vie exige un discours qui le légitime. A quoi la parole de cet homme pouvait-elle s'employer davantage qu'à susciter la reconnaissance de sa compétence et, au-delà, à affirmer la vertu de son acte ? Ainsi, quand nous communiquons le plus naïvement du monde nos façons de voir, nous ne discernons pas trop que, à travers nos façons de dire, ces façons de voir ont une tout autre visée, au dessein justificateur. Plaider après coup, par avance ou à tout hasard, pour nos pensées et pour nos actes, explique l'ardeur que nous mettons parfois à convaincre va savoir qui, de va savoir quoi. Parmi les mots clés qui absolvent, de la bonne foi à l'impérieuse nécessité, l'amour n'est pas le moindre. Le crime passionnel n'est pas sordide et tuer son chat par amour pour lui, non plus.